

**Improbables “ premiers ” pas sur le haut de la
Fournaise. Réflexions sur les premières ascensions du
Volcan (1751-1799)**

Christian Germanaz

► **To cite this version:**

Christian Germanaz. Improbables “ premiers ” pas sur le haut de la Fournaise. Réflexions sur les premières ascensions du Volcan (1751-1799). Bulletin de l'Académie de l'Île de La Réunion, Académie de l'Île de La Réunion, 2017, 33, pp.60-91. hal-02078433

HAL Id: hal-02078433

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02078433>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**IMPROBABLES « PREMIERS » PAS
SUR LE HAUT DE LA FOURNAISE
RÉFLEXIONS SUR LES PREMIÈRES ASCENSIONS
DU VOLCAN
(1751-1799)**

par Christian GERMANAZ

« Quand on a visité les mêmes lieux, on trouve que le voyage dont nous venons de parler est une chose prodigieuse pour le tems où il fût fait »

Bory de Saint-Vincent, 1804 (à propos du voyage au Volcan de « Donnlet »), chp. XIX (partie III), p. 2-5.

Du Chevalier de Palmaroux (1751) à Aubert du Petit Thouars (1799), en passant par Fréri (1751), Jean Dug(u)ain (1753), Honoré de Crémont (1768), Philibert Commerson (1771) et Alexis Bert (1791), le nombre des curieux à entreprendre le voyage au Volcan, au cours de la seconde partie du XVIII^e siècle, n'est pas anecdotique si l'on considère les difficultés matérielles et les résistances liées aux attitudes superstitieuses attachées à une entreprise que l'on peut assimiler alors à une « prodigieuse » expédition, en empruntant à Bory de Saint-Vincent le terme de sa remarque placée en exergue.

Ce texte souhaite apporter quelques précisions sur les performances exceptionnelles que constituent les premiers périple dont l'ambition était la conquête de la Fournaise. Sans verser dans une célébration polémique du « premier arrivé », mon objectif consiste à restituer (avec beaucoup de prudence) la réalité plausible et l'ordre probable de la succession des voyages, entre les années 1751 et 1799. Les relations de ces entreprises rédigées au cours de cette séquence chronologique constituent le matériau de base permettant de confronter, par un regard croisé, les scénarios décrits par les auteurs ou leurs commentateurs avec les réalités géographiques du terrain exploré, offrant ainsi l'opportunité d'évaluer la pertinence et l'ordonnancement de ces récits. Une des difficultés de cette évaluation réside dans les sources textuelles utilisées. En effet, trois des textes disponibles pour la période 1751-1771, ne sont pas les témoignages directs des participants du voyage au Volcan ; ils constituent les échos de ces aventures collectés et retranscrits par des observateurs qui, pour certains, restent fort éloignés de ces expéditions. Ce constat doit nous inciter à proscrire tout jugement péremptoire et définitif sur le palmarès des premiers conquérants de la Fournaise institué par la tradition historiographique.

La démarche suivie débute par une précaution d'usage, le rappel de ma position de recherche entre géographie et histoire et mon adhésion

inconditionnelle au parti pris d'humilité qui doit accompagner l'exercice périlleux que constitue toute proposition de « mise au point ». La période des défricheurs du Volcan (avant 1751) mêlant dans une geste tragique et paradoxale, les Marrons fuyant l'oppression arbitraire des colons et certains représentants de ces derniers, les chasseurs de cabris, reste inscrite en fil rouge dans le postulat du « premier arrivé », ce qui renvoie à l'histoire avant l'Histoire. Après avoir présenté l'inventaire des textes disponibles et expliqué l'intervalle de temps retenu, j'exposerai de manière synthétique les principaux acquis de ces voyages et les indices qui permettent de les situer avec précision dans la chronologie des premiers passages au sommet de la Fournaise. Le texte se termine par une remarque critique interrogeant la façon d'écrire la géographie et l'histoire du Volcan.

**LA QUESTION DU PREMIER ARRIVÉ
DANS LA CONQUÊTE DU VOLCAN**

Une géohistoire du Volcan

J'emploie à dessein le terme de géohistoire pour signifier simplement l'incursion de l'analyse spatiale sur le territoire de l'historien sans prétention aucune à le remplacer. Mon regard est celui du géographe reporté aux premières périodes de la découverte et de l'exploration du Piton de la Fournaise afin de comprendre son émergence comme objet spatial identitaire pour les habitants de l'île et retracer l'évolution de leurs perceptions vis-à-vis de la « sublime horreur » du spectacle volcanique. On pourrait également évoquer dans cette perspective, l'idée d'une archéologie spatiale du Piton de la Fournaise dont les artefacts identifiés seraient constitués par les textes, les images (dessin, lithographies et photographies), les aménagements (grottes et cavernes) ou les constructions (gîtes) ainsi que par les structures spatiales installées progressivement dans le paysage (chemins, haltes, hauts lieux, places consacrées...), tous apparaissant comme autant de balises significatives pour saisir la temporalité de l'humanisation et de la territorialisation du Volcan. Ce vaste projet ne constitue pas le propos de ce texte même s'il en compose la toile de fond. Limitée à la période 1751-1799, mon intention consiste à analyser les récits des premières expéditions au Volcan et à déconstruire la fiction de l'attribution, par divers auteurs, de la qualité de « premiers arrivants » aux voyageurs initiaux de la Fournaise. L'indication du premier voyage au Volcan se situe dans un texte édité en 1755 dans les *Mémoires de la Société Royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy*. L'auteur, *Ancien Président du Conseil Supérieur & Commandant pour le Roi dans l'Isle de Bourbon* entre, 1739-1743, y relate une expédition à la Fournaise réalisée par « un habitant de Bourbon » en 1751. Avec le récit contemporain de Fréri, il s'agirait donc du premier témoignage, conservé par l'écrit, d'une expédition au Volcan jamais tentée depuis les débuts du peuplement de l'île à la fin du XVII^e siècle.

L'adage éculé, les « paroles s'envolent, les écrits restent » (*verba volant, scripta manent*), garde tout son sens chez la plupart des commentateurs des voyages au Volcan qui ont choisi de privilégier le texte comme réalité objective des premières visites à la Fournaise, contribuant ainsi à fabriquer et à diffuser une histoire très convenue et quelque peu déformée des découvreurs et des explorateurs du Volcan. Effectivement, ce parti pris les conduit à privilégier le rôle des élites locales ou en résidence sur l'île, occultant ou minorant de fait (implicitement ou sciemment?) la présence des Marrons et celle des chasseurs de cabris sur le Massif de la Fournaise, pourtant bien antérieure aux relations mémorisant dans les mots « la première visite du Volcan ». Acceptable pour l'exploration du sommet de la Fournaise, cette posture perd toute consistance pour les abords du Massif ou les bordures de l'Enclos. En effet, la lecture des récits initiaux de l'exploration de la Fournaise qui apparaissent à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, révèle en filigrane une tout autre histoire, celle plus voilée des épisodes tragiques qui scandent la présence des Marrons sur le Volcan confrontés à leurs prédateurs, les chasseurs de cabris sauvages et de fouquets, reconvertis momentanément en chasseurs d'homme! Grottes, cavernes, pitons et traces imperceptibles évoquent leurs présences par les toponymes dont ils sont porteurs et, de fait, les désignent comme les premiers conquérants du Volcan. Les deux parties de cette épopée ambiguë ne se sont sans doute jamais aventurées jusqu'au sommet de la Fournaise¹, mais il n'en demeure pas moins qu'ils en sont les premiers contemplateurs. S'il est possible de retracer leurs parcours évanescents sur le Massif à travers l'enregistrement officiel des faits d'arme d'un Jean Dugain (1717-c.1787) ou d'un François Mussard (1718-1784), leurs perceptions du spectacle volcanique, leurs regards portés du bord de l'Enclos vers le sommet du Volcan nous resteront probablement à jamais inconnus².

Abandonnant provisoirement les arcanes séduisants de la *petite histoire* pour renouer avec celle plus académique de la conquête sommitale de la Fournaise, j'ai insisté à plusieurs reprises sur la notion et « l'objet », *voyage au Volcan* (Germanaz, 2003, 2005, 2013) comme matrice des récits éponymes sur lesquels repose l'établissement du hit-parade des « premiers arrivés au sommet ».

Le « voyage » comme matrice des récits du Volcan³

1 Si nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune preuve objective d'une incursion de Marrons ou de chasseurs de cabris au sommet de la Fournaise (avant 1751 pour les derniers), rien dans l'absolu n'interdit d'en formuler l'hypothèse.

2 On peut toutefois conjoncturer que la fureur et les soubresauts pyrotechniques de la Fournaise constituaient pour les Marrons et pour les chasseurs, mais sur des modalités culturelles différentes, des moments de grande frayeur ou de profondes interrogations sur l'activité de la matrice ignée de l'île et par filiation sur la stabilité temporelle de Bourbon. La transcription des légendes noires (Brizou et Despres, 1978), leur chants poétiques portés pour le Volcan par Boris Gamaleya (1983) et disséqués sous le prisme universitaire (Mattiti-Picard, 1999), nous en livrent quelques indices.

3 Pour éviter de me paraphraser, le texte développé dans cette partie reprend plusieurs passages sur la notion de *voyage au Volcan* extraits d'un de mes articles publié dans la revue les *Cahiers de géographie du Québec* (Germanaz, 2013).

« Employé dès l'origine et jusque dans la première moitié du XX^e siècle, le terme « voyage », attribué à une excursion dont le trajet aller-retour ne dépasse pas la trentaine de kilomètres, peut aujourd'hui surprendre. Mais pour les premiers curieux, la visite du Volcan nécessite l'organisation d'une véritable expédition projetée sur plusieurs jours, voire sur plus d'une semaine, en prenant comme position de départ, Saint-Denis, le chef-lieu de la petite colonie. Aventure en terra incognita, le projet est aussi élaboré dans un bain de rumeurs qui exacerbe les dangers encourus par les intrépides (ou inconscients) voyageurs (Bory de Saint-Vincent, 1804: 181), ce qui ajoute une tension à l'entreprise qui apparaît souvent aux yeux des contemporains comme totalement déraisonnable (Hubert, 1799). [...] De fait, la difficulté du voyage réside moins dans la malfaisance imaginaire du Volcan que dans les rudes conditions géographiques imposées aux visiteurs de la Fournaise. La contrainte météorologique apparaît la plus importante, car elle conditionne la réussite de l'entreprise. Elle s'exprime par des risques de très fortes précipitations et par de brusques changements météorologiques entraînant une chute rapide des températures. Amplifiées par l'altitude du massif du Volcan (sommet à 2 600 m), au cours de l'hiver austral, les valeurs de température affichées par le thermomètre sont fréquemment négatives. Il est ainsi compréhensible que les excès de ce facteur soient ceux qui retiennent le plus l'attention des visiteurs.

[...] Caractérisée par de profondes vallées et par des effondrements caldeiriques importants, dont témoignent les remparts et les enclos successifs, la configuration du relief de la Fournaise ajoute sa part de difficulté au projet. Enfin, l'état indigent du réseau de communication, depuis l'origine du peuplement jusqu'aux années 1950, réduit considérablement les déplacements souvent assimilés à de véritables odyssées. [...] La singularité de l'environnement géographique du voyage à la Fournaise n'explique pas à elle seule, la résonance profonde que provoque l'évocation du somin Volcan dans l'imaginaire des vieux habitants de l'île. Longtemps considérées comme une aventure singulière, les visites à la Fournaise et ses épisodes les plus héroïques ont été facilement appropriés par la mémoire collective. Si cette mémoire ne restitue pas une image complète de chaque visite, elle intègre toujours une part de fascination et d'effroi associée aux récits de ces expéditions au Volcan. Comprendre l'enchantement de cette entreprise nécessite donc de démêler « l'écosystème » complexe de sa mythification. La dimension sociétale participe à ce système

par l'architecture sociale des voyages qui traduit assez justement les stratifications existant à l'intérieur de la société créole des premiers temps de l'île. La composition des voyageurs se subdivise schématiquement en trois groupes : les porteurs, les guides et les visiteurs, ces derniers étant généralement à l'origine de l'aventure.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les esclaves forment le groupe des porteurs. Ceux-ci sont ensuite recrutés parmi les affranchis, les engagés (excursion de Charles Vélain en 1874) et, au siècle suivant, les « Petits-Blancs » des Hauts. Originaires des basses pentes du Volcan entre Saint-Benoît et Saint-Pierre et plus tardivement de la Plaine des Cafres, les guides sont mieux identifiés, car leurs noms apparaissent clairement dans les récits (Germanaz, 2005 : 96). Ils sont engagés pour leurs bonnes connaissances du terrain. Quant aux visiteurs, natifs de l'île, résidents de longue durée ou voyageurs de passage, ils présentent sommairement trois profils : ils sont administrateurs (puis fonctionnaires), scientifiques (naturalistes, géologues, géographes) ou plus simplement des passionnés du Volcan. Soudé momentanément par l'entreprise, ce trio social partage les rudes conditions du voyage.

Cette solidarité de fait est vécue le plus souvent, de manière symbolique, comme une réunification temporaire de tous les fragments de la société coloniale, rappelant le temps idéalisé des premiers arrivants où les barrières sociales n'étaient pas encore édifiées. De la même façon, ce temps idéal des origines du peuplement de l'île s'impose aux voyageurs par la pratique des bivouacs dans les grottes ou les cavernes qui balisent l'itinéraire. Cette manière d'habiter le Volcan facilite la mise en scène d'un retour au temps originel à la faveur du repas du soir où, à la lumière du feu de bois, les zistwar lointan prennent une profondeur incantatoire. Le temps des récits s'impose alors aux visiteurs qui renouent avec la geste légendaire des chasseurs de cabris et celle, plus douloureuse, du marronnage et de sa répression. Si, d'aventure, un cri de fouquet perce à l'intérieur de la caverne, le conteur s'interrompt et, sans la nommer, chacun évoque en frissonnant Gran mér Kal. L'association de ces récits épiques et des légendes noires participe à l'enchantement du voyage au Volcan en construisant un « entre-temps », parenthèse momentanée entre le temps lointan et celui des contemporains, incitant le visiteur à une contemplation méditative face au sublime des paysages de la Fournaise. (Germanaz, 2013 : 382-388).

Voici également comment Bory de Saint-Vincent présente le voyage « du Volcan » en 1804 :

PAR quelque route que l'on tente le voyage du Volcan, c'est toujours une entreprise pénible et périlleuse. Le jour, on est incommodé par une chaleur accablante ; la nuit, par un froid aigu. On peut se trouver à une telle distance de tous lieux habités, qu'il n'y ait pas de secours à en espérer en cas d'accident. Il est d'ailleurs aisé de s'égarer dans des sentiers à peine marqués, ou dans les scories sur lesquelles le pied ne laisse pas de trace, surtout quand des brumes épaisses et qui peuvent durer plusieurs semaines, viennent à envelopper le voyageur de tous côtés. Heureux encore si, dans un aussi grand malheur, l'on est exempt des pluies froides et mortelles qui ne permettent pas aux bruyères et aux arbustes qu'elles mouillent, de s'allumer lorsqu'on en veut faire du feu. Ces pluies pénètrent les cabanes et les tentes ; les grottes même n'en mettent pas à l'abri ; et tandis qu'elles tombent en déluge, la soif peut vous assiéger de concert avec le froid, car le sol ne retient l'eau que dans quelques trous qu'il faut connaître : dans ces trous difficiles à rencontrer, l'eau s'évapore encore du jour au lendemain. C'est à cause de ces inconvénients, que très-peu de personnes ont été visiter la cime de la Fournaise : la plupart des curieux ne sont venus qu'au bord de l'Enclos.

Bory, 1804, Voyage..., partie III, chap. XIX, p. 2-3.

Si la notion de voyage au Volcan garde son sens initial jusque dans la première partie du XX^e siècle, après 1950 la réduction de la durée de l'entreprise et la construction de gîtes « modernes » (depuis 1927) transforment l'aventure en une excursion, certes encore un peu confidentielle, mais nettement moins homérique que dans les périodes précédentes.

Temporalité et corpus des premiers récits

Le choix implicite de privilégier le texte et l'iconographie des voyages au Volcan pour tenter d'établir un ordre d'arrivée parmi les premiers visiteurs conduit de fait à sélectionner sans surprise une chronologie qui débute en 1751, date des deux textes exposant pour la première fois un récit de voyage au Volcan de Bourbon évoqués plus haut et de l'étendre jusqu'en 1799, l'année du passage à la Fournaise de Joseph Hubert (1747-1825) accompagné de ses neveux et par Aubert du Petit Thouars. L'acceptation de la date de départ est objectivement peu contestable en se fondant sur le principe du texte comme matériau privilégié pour identifier un périple au Volcan. Celle qui clôt la temporalité des premières expéditions, l'année 1799, résulte d'un choix plus personnel. En effet, après avoir analysé dans mon travail doctoral l'ensemble du corpus textuel (et iconographique) des voyages au Volcan qui se distribue entre 1751 et 1965, je peux soutenir la pertinence de ce parti pris en l'absence, à ce jour, d'éléments nouveaux pour l'année 1800. Louis Marie Aubert du Petit Thouars (1758-1831) visite le Volcan en juin 1799. L'existence d'une relation de son voyage est indiquée indirectement dans une communication épistolaire de Joseph Hubert avec son correspondant Favéta Le Comte, habitant de Saint-Denis. Les textes qui se sont succédé jusqu'à cette date n'ont pas présenté un regard rétrospectif et approfondi sur les voyages qui les ont précédés contrairement à celui de Bory de Saint-Vincent (1778-1846) qui expose un état détaillé des voyages à la Fournaise antérieurs à ses deux expéditions réalisées en octobre et novembre 1801. Son incise donne ainsi naissance à une histoire des voyages au Volcan dont l'épaisseur va s'accroître tout au long du siècle et connaître, au suivant, un second élan sous la plume du célèbre minéralogiste, Alfred Lacroix (1863-1948). Dans sa publication de 1936, le scientifique la reconfigure sous la forme d'une histoire de la succession des éruptions [de la Fournaise] dont la stratigraphie repose sur les observations rapportées aux cours des différents voyages au Volcan⁴. La synthèse savante de Bory sur le « Volcan de Bourbon » inaugure et induit, de manière implicite, une nouvelle attitude chez les visiteurs de la Fournaise qui s'attacheront en suivant la démarche du naturaliste à décrire avec minutie les dispositifs morphologiques qu'ils découvrent lors de ce voyage initiatique. Le texte du savant constitue bien une rupture matricielle avec les relations antérieures et dès lors, il ne semble pas incohérent d'identifier un

⁴ Le minéralogiste se fait à l'occasion historien en évoquant dans un « appendice historique, les observateurs du Volcan dans le passé ». En précisant qu'il lui « a paru équitable de consacrer quelques pages de souvenir à ceux auxquels sont dues certaines des observations » présentées dans son volume (Lacroix, 1936 : 261), le scientifique poursuit son œuvre de mémoire vis-à-vis de ses prédécesseurs « dont l'histoire ne saurait être détachée de celle de la science » en rédigeant une série de notices historiques sur les « figures de savants », publiée entre 1914 et 1938.

temps avant Bory et un autre après son passage ; le temps d'avant étant défini par les premières visites à la Fournaise qui s'échelonnent entre 1751 et 1799.

Comme tout inventaire qui souscrit à l'exhaustivité, ma recension des premiers témoignages d'un voyage au Volcan reste sujette à caution dans la mesure où l'expérience démontre que la prétention acharnée du chercheur à exhumer la totalité d'un corpus se trouve toujours oblitérée par le surgissement opportun d'un document inconnu dont il n'avait pas envisagé l'existence. Je resterai donc très prudent sur la certitude d'avoir recensé l'ensemble des textes relatant une expédition à la Fournaise entre 1751 et 1799 même si le contenu de cet inventaire correspond peu ou prou à celui institué au fil du temps par les spécialistes qui se sont intéressés à la question, tel Alfred Lacroix (1936 et 1938). Neuf voyages peuvent être recensés au cours de cette période. La figure 1 propose une liste chronologique de ces épopées en précisant l'identité de l'auteur du récit (qui n'est pas forcément celui ayant accompli le voyage au Volcan) ainsi que le trajet emprunté par les visiteurs. Il est possible d'enrichir cette séquence chronologique par quatre textes supplémentaires et plusieurs dessins évoquant une présence possible de visiteurs sur le Massif (Hubert 1774, 1787), les conditions virtuelles du voyage au Volcan (Caulier 1764) ou encore une description simplifiée du « Volcan de Bourbon » proposant une corrélation possible entre son activité et l'apparition de perturbations météorologiques (La Caille 1759). Bien que n'entretenant pas de relation directe avec un voyage au Volcan, la mention de ces documents n'est pas inutile car ces derniers indiquent l'existence d'un intérêt bien réel chez les visiteurs et les habitants vis-à-vis de la Fournaise même si cela ne se traduit pas forcément par une visite *in situ*. Ainsi, la correspondance de Joseph Hubert laisse deviner à plusieurs reprises la possibilité de « déplacements » vers le Volcan (1774, 1787) mais sans pouvoir les interpréter comme de véritables expéditions. Si parmi les *Fragments sur l'Île Bourbon* de l'Abbé Philippe-Albert Caulier (1723-1795) réunis et présentés par A. Lougnon (1938), on peut découvrir, présentée en des termes très manichéens, une mise au point sur les obstacles que doit surmonter « le voyageur téméraire » qui désire entreprendre la visite du Volcan, le texte de l'Abbé ne désigne pas pour autant un voyage précis et il ne peut donc pas figurer comme témoignage significatif pour étoffer la liste des premiers visiteurs. L'hypothèse avancée par A. Lacroix (1936 : 122) d'un probable passage au Volcan de l'astronome, l'Abbé de La Caille (1713-1762) en 1754, est démentie par une lecture attentive des *Diverses observations* [du savant] faites pendant le cours de trois différentes traversées pour un voyage au Cap de Bonne Espérance et aux îles de France et de Bourbon publiées en 1759. Certes, les notes de Nicolas de La Caille livrent bien

Fig. 1 : Les textes des « premiers » voyages au Volcan (1751-1799)

Date du voyage	Auteur du récit	Itinéraire suivi	Référence
1751 (août)	Guettard citant directement Fréri (Chirurgien de Marine)	Depuis le littoral par le Pays Brûlé et les Grandes Pentes	Guettard, J.-E., 1757, « Mémoire sur plusieurs morceaux d'histoire naturelle tirés du Cabinet de S.A.S.M. le Duc d'Orléans », <i>Histoire de l'Académie royale des sciences</i> , Mémoires pour l'année 1753, p. 369-400.
1751 (sept.)	D'Héguerty citant le Chevalier de Palmaroux	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	D'Héguerty, Pierre André, 1755, « Observations sur le volcan de l'Isle de Bourbon », <i>Mémoires de la Société Royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy</i> , tome III, p. 218-235.
1753	H. de Crémont évoquant la visite de J. Dugain	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Crémont, H. de, 1770, « Relation du premier Voyage fait au Volcan de l'île de Bourbon par M. de Crémont, Commissaire Ordonnateur dans cette Ile », <i>L'Année littéraire</i> , tome VII, p. 73-97.
1768 (octobre)	H. de Crémont	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Crémont, H. de, 1770, « Relation du premier Voyage fait au Volcan de l'île de Bourbon par M. de Crémont, Commissaire Ordonnateur dans cette Ile », <i>L'Année littéraire</i> , tome VII, p. 73-97.
1771 (novembre)	J.-B. Lislet-Geoffroy à propos du voyage de Commerson	Accès par les pentes de Vincendo et le bord de l'Enclos	Lislet-Geoffroy, J.-B., 1890, Voyage au volcan de Bourbon, Manuscrit de 5 p., présenté dans la <i>Revue Historique et Littéraire de l'île Maurice</i> en 1890, sous le titre : « Voyage au volcan de Bourbon en 1772 », <i>Ille série</i> , n° 38, p. 361-365.
1789	Joseph Hubert	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Trouette, É., 1881, <i>Papiers de Joseph Hubert</i> , St-Denis, La Huppe, 269 p.
1791 (octobre)	A. Bert	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Bert, A., 1791, <i>Description du volcan de l'île de La Réunion et des environs</i> , manuscrit de 29 p., publié dans Lacroix, 1936, p. 1-44.
1795 (oct.-novembre)	Ph. Petit Radel	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Petit-Radel, P.H., 1801, <i>De amoribus Poncharitis et Zoroa...</i> , 2e éd., Parisis : Didot junior, 318 p.
1799 (juin)	Joseph Hubert citant son voyage avec Aubert du Petit Thouars	Par les Hauts : les Plaines et le bord de l'Enclos	Hubert, J., lettre adressée au Comte Favéta en date du 8 novembre 1799, dans Trouette, É., 1881, <i>Papiers de Joseph Hubert</i> , p. 136.

l'indication d'un volcan à Bourbon, dont l'activité serait particulièrement vive durant la saison des pluies, mais on y trouve aucune trace de son éventuel passage au Pays Brûlé ou dans les Hauts de l'île. La liste de la fig. 1 apparaît ainsi comme un reflet assez proche du nombre des aventures ayant conduit une poignée de curieux au bord de l'Enclos et, pour certains d'entre eux, jusqu'au sommet de la Fournaise.

Avant de présenter ces récits, j'évacuerai rapidement la question ou le postulat du « premier arrivé ». Si pour certaines découvertes et inventions ou pour la conquête de certains lieux très spécifiques (comme celles des pôles ou de la lune...), il est facile de rejoindre l'unanimité consensuelle de la pensée collective qui établit et confirme l'identité du *premier* découvreur, inventeur ou conquérant, pour d'autres innovations scientifiques ou dans le cas de configurations spatiales plus ouvertes à l'exploration, il est plus hasardeux d'afficher une posture radicale à propos des « premiers à... ». Dans le cas de la découverte de La Réunion

ou encore dans celui du constat des premiers pas au sommet du Piton de la Fournaise, le champ des possibles n'est pas fermé⁵.

LES PREMIERS REGARDS DU SOMMET DE LA FOURNAISE

La courte synthèse des premières expéditions au Volcan présentée dans cette partie reprend l'ordre chronologique établi et relaté régulièrement dans les articles et les ouvrages qui ont fait l'exégèse de la Fournaise. Je discuterai dans la partie suivante la pertinence de ce classement en examinant les points de litige que comportent certaines relations me conduisant à douter, par endroits, des faits avancés par les rédacteurs de ces récits et donc à interroger la validité du palmarès habituellement admis.

1751, on a marché sur le haut de la Fournaise ?

Les premiers textes relatant un voyage ou une tentative de voyage au Volcan se trouvent dans deux mémoires datés, pour le premier, de 1755 et, pour le second, de 1757. Ce dernier rapporte l'expérience du chirurgien de Marine embarqué sur le *Glorieux*, un certain Fréri, qui en août 1751 fut le premier à tenter la conquête du Volcan⁶. Quant au texte de 1755, il relate un second voyage organisé la même année, au mois de septembre, par le Chevalier [Henri Andoche Dolnet] de Palmaroux (1704-1765), « principal habitant de la paroisse de Saint-André », comme le présente son commentateur. Dans les deux cas, nous ne disposons plus des manuscrits originaux et nous devons donc composer avec des textes abrégés par les auteurs de ces mémoires.

La tentative de Fréri est présentée par le célèbre géologue et minéralogiste, Jean-Étienne Guettard (1713-1786), membre de l'Académie [Royale] des sciences et reconnu comme « le découvreur des volcans d'Auvergne ». S'attachant à la description des « pierres qui, par l'action des feux souterrains, ont changé de nature » et originaires, pour la plupart de sa collection de « l'île de Bourbon », Guettard fait précéder l'examen de ces échantillons [transmis par Fréri] d'une description du Volcan rédigée par le chirurgien de Marine auprès duquel il a sollicité des éclaircissements sur l'origine et les conditions de sa collecte. Le minéralogiste présente alors le récit de Fréri, utilisant les guillemets pour indiquer qu'il cite directement la relation du voyageur⁷. Parti de Saint-Denis au début du mois d'août, l'homme de l'art se rend directement à Saint-Benoît pour rencontrer le père de Joseph Hubert, le Capitaine de ce quartier, susceptible

5 Si le doute est souvent le générateur d'une « autre histoire » que celle officiellement établie, renouvelant ainsi les perspectives de la recherche, il faut aussi savoir garder raison et accepter de se ranger aux faits scientifiquement démontrés qui permettent de faire progresser la pensée.

6 Au risque de paraître très lourd, je précise à nouveau qu'il s'agit du premier voyage dont nous conservons **une trace écrite**, ce qui ne préjuge pas de l'existence possibles d'incursions antérieures.

7 Si la déontologie des savants impose ce procédé narratif, il faut être conscient que nous ne disposons pas de la totalité de l'échange épistolaire entre le chirurgien et le géologue, ce dernier étant sans doute obligé d'abrégé le texte du premier en le limitant aux parties destinées à servir son analyse des matériaux volcaniques collectés par Fréri.

de l'aider à organiser sa visite au Volcan⁸. Après une journée de repos, accompagné par une petite troupe armée, Fréri s'engage vers le Grand pays brûlé. En l'absence d'un chemin bien marqué dans le paysage, la progression de la compagnie est lente et difficile, les obstacles rencontrés nombreux, en particulier le passage des ravines et la descente du rempart pour accéder au Grand Brûlé [le rempart de Bois Blanc]. Avec une grande ténacité et beaucoup d'efforts, la petite troupe se retrouve au sommet des Grandes Pentas, le lundi 16 septembre, à « une petite demi-lieue » [1 700 m] de la Fournaise et, précise Fréri, « plus près qu'aucun autre Européen eût encore fait ». Bien que le sommet du Volcan n'ait pas été atteint, l'entreprise figure très vite comme le *patron* des futurs voyages et comme un marqueur significatif pour l'histoire du Volcan par les informations collectées et pour sa résonance dans la société locale au sein de laquelle l'exploit du chirurgien de Marine ouvre des réelles perspectives pour la conquête du Volcan. Ces perspectives vont d'ailleurs se concrétiser un mois plus tard par l'organisation d'un second voyage au Volcan.

Passant sous silence le voyage de Fréri, Bory de Saint-Vincent présente ce nouveau voyage comme le premier « avoir été entrepris pour visiter la Montagne ardente ». Il le situe au cours de l'année 1760 et l'attribue à un certain « Donnet, habitant du pays ». Sa source est « un petit manuscrit de vingt-huit pages *in-18*⁹, que M. Faujas¹⁰ acheta par hasard sur un quai de Paris et qu'il a bien voulu [lui] communiquer » (Bory, 1804, III^e partie : 2). Le personnage demeurant assez mystérieux dans la mémoire locale, sur les indications du cercle des généalogistes de Bourbon, j'ai fini par relever dans le dictionnaire généalogique de Ricquebourg (1983, vol. 1 : 730-731) l'existence d'une famille Dolnet de Palmaroux, originaire de Saint-André et contemporaine du voyage cité par Bory de Saint-Vincent. En avril 2009, le journaliste François Martel-Asselin, spécialiste du Volcan pour son journal, a mis à jour un texte de l'avocat Pierre-André d'Héguerty (1700-1763), édité en 1755 dans les *Mémoires de la société royale des sciences et des belles lettres de Nancy*¹¹, dans lequel l'ancien

8 La présentation sélective de Guettard ne permet pas de comprendre les motivations qui ont poussé Fréri à entreprendre cette aventure, si ce n'est l'indice sibyllin par lequel il ouvre le récit du chirurgien : « Ayant formé la résolution, dit M. Fréri, d'aller au volcan de l'isle de Bourbon »...

9 Il s'agit de la dimension du manuscrit. La question du format des livres anciens est assez complexe car elle est liée à celle des caractéristiques de la feuille utilisée par l'imprimeur, cela signifie qu'un même format peut présenter des tailles légèrement différentes. Le *In-18* correspond généralement à une publication dont la hauteur est inférieure à 14 cm (source : <https://biblioweb.hypotheses.org/7420>).

10 Il s'agit du géologue Bartélemy Faujas de Saint-Fond (1741-1819), Professeur au Muséum national d'histoire naturelle, spécialiste pour la période de la minéralogie volcanique, avec lequel Bory a entretenu une relation suivie [et ambiguë]. Le naturaliste lui a rédigé une notice nécrologique détaillée et respectueuse dans les *Annales Générales des sciences physiques* (1819, tome 2 : 22-32), revue dont il a été l'un des principaux rédacteurs.

11 Ce texte avait été repéré par l'historien Albert Lougnon qui l'avait signalé à son correspondant Alfred Lacroix. Il est assez surprenant que cette relation et sa proximité avec le récit exposé par Bory de Saint-Vincent n'aient pas plus attiré l'attention des deux érudits. Pour le minéralogiste, on peut supposer que les données du voyage étaient plus importantes que l'identité du voyageur et la date de son passage à la Fournaise, détails identifiées depuis 1804 par Bory de Saint-Vincent.

Commandant de Bourbon présentait le récit d'un « Gentilhomme Bourguignon, établi dans l'isle de Bourbon », le Chevalier de Palmaroux, avec lequel il avait continué à correspondre après son départ de l'île au début de l'année 1744. L'initiative de François Martel-Asselin doit être saluée car elle apporte un éclairage renouvelé sur les premières expéditions au Volcan en reculant de neuf ans la date de la première entreprise et en identifiant définitivement son protagoniste. Elle met à la disposition des chercheurs un contrechamp textuel au récit véhiculé par Bory ce qui m'a conduit à revoir mon interprétation de la visite de « Donnet » aka le Chevalier de Palmaroux. Comme pour le voyage précédent, il faut noter que nous ne sommes pas en présence du texte original mais de deux comptes rendus expurgés de la relation du Chevalier. Si leurs auteurs reprennent la même scansion du voyage et le situent dans une durée presque identique, malgré un écart de trois mois sur la date proposée par les deux rapporteurs (septembre pour d'Héguerty et décembre pour Bory), ils présentent par moments des informations et des interprétations contradictoires. Développée plus bas, leur analyse me permettra de proposer une interprétation différente de celle des deux commentateurs quant à l'issue du voyage. Dans l'immédiat, je me bornerai à résumer les deux textes à partir des points communs qu'ils exposent. Marqué par l'épopée de Fréri, le Chevalier de Palmaroux décide d'entreprendre à son tour le voyage au Volcan. Pour assurer la réussite de son entreprise, le « gentilhomme » de Saint-André consacre beaucoup d'énergie à la préparation logistique de son périple. Guidé et protégé par un petit détachement de *Créols* (sic) armés¹² et soulagé du portage des provisions par un nombre conséquent « d'esclaves affidés », Dolnet de Palmaroux entreprend l'excursion par les Hauts de l'île, en partant de la paroisse de Saint-Benoît. Après plusieurs bivouacs à la Plaine des Palmistes et dans celle des Cafres, la compagnie remonte à partir de cette dernière, un « long ravin » [le Bras de Pontho ?] lui permettant d'accéder à la Plaine des Sables et à la bordure du rempart de l'Enclos. La conquête du sommet est entreprise dès le lendemain de l'arrivée des curieux au bord de la Fournaise. L'itinéraire du retour est encore plus inédit. Ils empruntent les ravines de Langevin, de Vincendo, puis le Baril et le Grand Brûlé pour rejoindre le quartier de Saint-Benoît au bout d'un périple de plus de 14 jours et non sans avoir éprouvé, pour la dernière partie du trajet, les mêmes difficultés que Fréri. Le bilan du voyage est impressionnant. *A priori*, c'est la première fois depuis la découverte de l'île qu'un petit groupe d'habitants réussit à se rendre au sommet du Volcan, ce qui en soi représente déjà un exploit considérable, mais surtout les qualités morales et les conditions matérielles de l'épopée contribuent à formater un modèle du voyage au Volcan et à imposer l'itinéraire par les Plaines apparaissant comme le meilleur garant du succès de l'entreprise par rapport à celui qui consiste à atteindre le sommet de la Fournaise depuis le Pays Brûlé en remontant les Grandes Pentas.

1753, l'année de la « grande éruption ».

12 Bien que le nom des Créoles qui composent le détachement ne soit pas mentionné dans les deux récits, il n'est pas interdit de penser que parmi eux se soit trouvé Jean Dugain. Habitant de Saint-Benoît, cet habile chasseur de Marrons est, à la période, l'un des meilleurs connaisseurs du Massif de la Fournaise. À ce titre, il sera souvent sollicité pour les voyages ultérieurs.

En 1753, il y eut la plus forte éruption dont on eût encore entendu parler; elle fut même accompagnée d'un tremblement de terre assez sensible; cette éruption fut telle qu'elle jeta des cendres avec abondance jusques (sic) dans le quartier St-Denis, le plus éloigné du volcan; tous les cafés des quartiers St- Benoît et rivière d'Abord qui en sont distants de 5 à 6 lieues, en furent entièrement couverts.

L'événement rapporté par l'intendant ordonnateur de Bourbon, Honoré de Crémont (1731-circa 1800), se situe dans la dernière partie (p. 94) de sa relation publiée en 1770 dans la revue parisienne, *L'Année littéraire*. À cette occasion, l'ordonnateur indique implicitement l'existence de ce qui peut apparaître comme le 3^e voyage au Volcan mémorisé par un texte. Le guide Jean Dug(u)ain qui l'accompagnait dans son voyage à la Fournaise, à la fin du mois d'octobre 1768, lui avait décrit le spectacle des coulées de lave épanchées dans l'Enclos auquel ses compagnons et lui-même avaient assisté, en 1753. En effet, pour rassurer ses administrés préoccupés par les rumeurs associées au violent épisode volcanique, le Gouverneur de l'époque, Jean-Baptiste Bouvet de Lozier (1705-1786), avait détaché en direction de l'Enclos une compagnie de 15 Créoles commandée par Jean Dugain afin de mesurer la menace de l'événement. La concision de l'allusion au voyage de J. Dugain évoquée par H. de Crémont, ne permet pas de préciser la date et les conditions (itinéraire, durée, participants...) de cette visite. L'année de l'événement a été elle-même remise en question par A. Loughon qui la situe en 1759¹³. Si pour mon propos, la réalité textuelle de cette entreprise lui permet de figurer à la troisième position des arrivées au bord du Volcan, nous percevons bien l'ambiguïté et les limites qui accompagnent le parti pris de considérer le texte comme preuve indubitable du voyage au Volcan pour établir l'ordre de l'arrivée des voyageurs surtout lorsque l'entreprise comme celle de 1753... se limite au bord de l'Enclos!

1768, Les officiels au spectacle de la Fournaise

Organisé par l'ordonnateur de Crémont sous l'autorité du Gouverneur, Guillaume-Léonard de Bellecombe (1728-1792), le voyage de 1768 est sans doute l'un des plus connus et sur lequel nous disposons d'un récit relativement complet. Issu directement de la plume d'un des acteurs majeurs de l'expédition, contrairement aux précédents, le texte publié en 1770 dans *L'Année littéraire* ne constitue pas pour autant le récit original rédigé par de Crémont. Fort de son exploit, l'ordonnateur a adressé la relation de son voyage à l'Académie des sciences et attend en retour des instructions de la part de ses membres pour réaliser des observations utiles lors d'une prochaine visite à la Fournaise qu'il projette d'effectuer à l'occasion du passage d'un scientifique sur l'île, disposé à l'accompagner dans cette entreprise. Alfred Lacroix précise qu'Auguste-

¹³ Si les arguments de l'historien présentaient une certaine épaisseur en 1937 (le fait que Bouvet n'était plus en poste à Bourbon), aujourd'hui, l'accès direct au texte de l'ordonnateur dans la revue *L'Année littéraire* prouve que le voyage de Dugain a bien eu lieu en 1753.

Denis Fougeroux (1732-1789) et J-E. Guettard furent désignés pour rédiger ces « recommandations aux voyageurs », le dernier ayant été remplacé ensuite par Jussieu. Lu en juillet 1769, lors de deux séances, le mémoire de H. de Crémont fut jugé digne d'intérêt et l'Académie entérina son impression après suppression des passages jugés anecdotiques. De fait, le texte expurgé n'a jamais été édité par l'Académie et il a fini par trouver une audience auprès des rédacteurs de la revue *L'Année Littéraire*. Si la narration disponible s'inscrit dans une relation directe avec un personnage ayant vécu le voyage au Volcan, sa version édulcorée ne livre donc pas la totalité de l'expérience. Lors de son passage au quartier de Saint-Benoît, Bory de Saint-Vincent a pu consulter une copie du manuscrit original de l'ordonnateur détenue par Hubert l'Aîné. Très critique sur la qualité et l'intérêt du mémoire, le naturaliste ne tient pas en très haute estime Honoré de Crémont qu'il juge imbu de sa personne et dont la relation de son voyage, prétend-il, ne lui servirait qu'à faire valoir sa position. Très sévère, le jugement de Bory est sans doute influencé par les remarques acerbes de l'un de ses guides, Germain Guichard, qui affirme avoir participé à l'expédition de 1768, bien que son nom n'apparaisse pas dans le mémoire de l'ordonnateur. Le voyage a été organisé depuis le quartier de Saint-Benoît, à la fin du mois d'octobre, sous le patronage des deux administrateurs effectuant une tournée générale dans l'île.

S'élançant en direction du Volcan, l'équipée est constituée de 25 participants dont le guide Jean Dug(u)ain qui impose le passage par les Hauts que le chasseur maîtrise parfaitement. Trois jours après leur départ, les visiteurs sont rendus au bord de l'Enclos en début d'après-midi et tous savourent le succès de l'entreprise à l'exception de l'ordonnateur. En effet, la conception du voyage au Volcan oppose les habitants du pays et le représentant du Roi. Pour les premiers, le terme de l'entreprise se borne à atteindre le rempart de l'Enclos d'où il est possible d'embrasser d'un seul regard l'ensemble du Piton de la Fournaise. Nul besoin d'aller plus loin et encore moins de franchir le « précipice » qui les sépare du plancher suspicieux de l'Enclos. Il en va tout autrement pour l'ordonnateur qui estime que la finalité du voyage consiste à se rendre au sommet de la Montagne ardente. Après un conciliabule agité au cours duquel les habitants :

s'accordaient à répéter qu'ils ne connaissaient guère que deux ou trois Créoles qui [avaient franchi le rempart], encore n'avaient-ils jamais osé que côtoyer le bord du précipice le plus éloigné du Volcan, tant on était persuadé du risque qu'il y avait, non seulement à grimper la montagne qui en porte le nom, mais même à traverser la largeur du précipice. (Crémont, 1770: 79).

L'entêtement de l'ordonnateur à gravir la Fournaise ne convainc pas la troupe des visiteurs qui renâcle à chercher un passage à travers le rempart. C'est donc aux « Noirs » que s'adresse de Crémont en promettant une récompense à celui qui trouverait un sentier pour descendre dans l'Enclos. Jacob, l'esclave de M. Justamond, finit par découvrir un « Pas » dans le rempart qu'il franchit

précautionneusement, invitant timidement ensuite certains curieux à le rejoindre au fond du « précipice ». La description effrayante du passage, que certains entre-temps proposent de baptiser du nom du Gouverneur, démotive le gros de la troupe, courageuse mais pas téméraire, qui décide alors de regagner la caverne de « Mauzaque » [Caverne Mansac ou des Lataniers ?] pour y attendre la poignée d'intrépides convaincus par l'ordonnateur d'effectuer l'ascension du Volcan, le lendemain matin. Au réveil, la méforme du Gouverneur le contraint de renoncer au projet entraînant avec lui de nombreuses défections parmi l'assemblée soulagée d'un retour immédiat au Piton Villers, lieu de rendez-vous pour l'ensemble de la compagnie. Il ne reste plus que cinq personnes¹⁴ à s'aventurer à l'assaut du sommet. Celui-ci est atteint vers 10 h 30. Les curieux examinent alors, non sans crainte et en gardant leurs distances, le cratère sommital en éruption. Au bout d'une heure, ils redescendent la montagne ardente pour rejoindre leurs compagnons à la Plaine des Cafres. Avec un langage plein de suffisance, Honoré de Crémont estime être le premier Européen à approcher d'aussi près le sommet de la Fournaise et, ajoute-t-il de manière arrogante,

jamais le plus hardi Créole n'avait approché le Volcan d'une demie [sic] lieue, et je l'avais vu à portée de pistolet; c'était tout ce que je désirais. (Ano., 1769: 223).

1771, Volcan, science et botanique.

La conjonction opportune entre l'escale imprévue du naturaliste Philibert Commerson (1727-1773) de retour de mission à Madagascar et la soudaine éruption du mois de novembre 1771, persuade Honoré de Crémont d'organiser un second voyage au Volcan avec l'approbation scientifique du botaniste. Les sources textuelles disponibles sur cette expédition sont à nouveau litigieuses. En effet, nous ne disposons d'aucune relation du voyage rédigée par l'un ou l'autre des deux protagonistes de l'entreprise. L'ordonnateur d'habitude prompt à se faire valoir est resté étrangement muet sur son périple pourtant couronné de succès. Quant à Commerson, s'il signale à son beau-frère (le curé Beau) un voyage « digne d'être célébré », il ne semble pas en avoir rédigé un compte rendu précis ou du moins celui-ci n'a jamais été retrouvé dans ses « papiers »¹⁵. Outre l'allusion laconique (et critique) de Bory sur ce voyage (Bory, 1804: (tome III) 7-8), le seul témoignage imprimé qui nous en soit parvenu est le compte rendu de Jean-Baptiste Lislet-Geoffroy (1755-1836), intégré au groupe des visiteurs dans une fonction d'herboriste, attaché au botaniste. Rédigée plus d'une trentaine d'années après l'événement, l'interprétation que Lislet-Geoffroy

14 De Crémont, le frère de Joseph Hubert, Hubert de Montfleury, les deux guides, Guichard et Fontaine, ainsi que Jacob, le découvreur du Pas de Bellecombe.

15 On peut avancer l'hypothèse que le silence de l'ordonnateur s'expliquerait par la ferme désapprobation du voyage de la part de son homologue, Pierre Poivre (1719-1786), installé à l'île de France et très préoccupé à cette période par la situation alimentaire de cette île. Pour Commerson, le doute subsiste. A-t-il réellement rédigé une relation de son voyage au Volcan comme certains le prétendent et que pourrait accrédiiter l'existence d'un dessin de sa main représentant le sommet du Volcan que Bory de Saint-Vincent dit avoir eu « sous la main » ?

nous livre souffre de quelques erreurs dans la chronologie du périple¹⁶ invitant à être plus circonspect sur certains de ses épisodes. Quoiqu'il en soit et avec les précautions qui doivent accompagner l'analyse de ce mémoire, le récit de Lislet-Geoffroy reste très précieux.

L'expédition de 1771 constitue l'entreprise la plus importante en termes de participants parmi l'ensemble des voyages au Volcan entrepris en 1751 et 1965. Plus de 45 personnes (deux Marrons ont été capturés en chemin) composent la troupe dont font partie quelques éminents représentants de la société créole du sud de l'île, à l'image de Jean-Baptiste Banks (1746-1790), arpenteur du Conseil supérieur, ou encore du Chevalier de Saint-Lubin¹⁷, notaire du père de Lislet, M. Geoffroy. Le fils de ce dernier qui accompagne les curieux est un tout jeune homme, âgé de 16 ans à peine, comme le dessinateur de Commerson, Paul Sanguin de Jossigny (21 ans). L'itinéraire choisi est original puisqu'il s'agit d'atteindre le bord de l'Enclos en utilisant les profondes ravines des pentes sud du Massif de la Fournaise. Après trois jours d'un cheminement compliqué, les visiteurs débouchent sur la bordure du rempart, à la hauteur du Piton de Bois vert [futur Piton de Bert]. Le jour suivant, une partie de la compagnie (12/13 personnes) descend le « précipice » de l'enclos le long d'une arête, située perpendiculairement au bivouac de la veille et s'engage sur les pentes du Piton de la Fournaise dont la cime est atteinte au prix d'une grande énergie. L'éruption en cours provient d'un second cratère qui n'existait pas lors de la précédente visite d'Honoré de Crémont. Après quelques heures d'observation, incommodés par les émanations de la bouche en activité, les curieux s'arrachent à la fascination du spectacle et regagnent le camp, vers 6 heures du soir. C'est donc une nouvelle conquête du sommet de la Fournaise (la 3^e) qui est réalisée, en novembre 1771, sans qu'il soit possible de déterminer avec exactitude le nombre de personnes ayant cheminé au bord des cratères sommitaux, à l'exception de l'ordonnateur et du botaniste.

1789, Les péripiétés de Joseph Hubert.

Parmi les papiers de Joseph Hubert rassemblés et publiés par Émile Trouette, nous pouvons découvrir une note sur un voyage au Volcan réalisé en 1789¹⁸ par le gentilhomme de Saint-Benoît accompagné de ses deux amis, Dumorier et Patu de Rosemont. La petite troupe s'est rendue à la hauteur du Piton de Bois Vert, le camp de base de l'expédition de 1771, ce que révèle le point de vue retenu par Patu pour dessiner son aquarelle du Piton de la Fournaise. La suite de l'épopée est moins glorieuse puisque les curieux « ont failli périr », le mauvais temps les ayant égarés dans la Plaine des Sables.

Le voyage de Joseph Hubert n'apporte pas d'élément constitutif pour le palmarès de la conquête du sommet du Volcan, il constitue néanmoins un

16 Lislet-Geoffroy fixe la date du voyage à l'année 1772 et la temporalité affichée n'est pas celle instruite par Commerson. La confusion qui accompagne les deux témoignages a été amplifiée par les commentateurs de cette aventure, (Bory de Saint-Vincent et A. Lacroix). Depuis le colloque Commerson (1973), nous savons avec certitude que la visite a eu lieu au milieu du mois de novembre 1771.

17 En l'état des sources consultées, les données civiles du Chevalier sont assez aléatoires, sa disparition est située vers 1771... à la période du voyage au Volcan ?

18 Bory de Saint-Vincent est le premier à mentionner cette information (Bory, 1804, III^e partie: 8).

jalón significatif pour l'histoire des visites à la Fournaise. À ce propos, il faut remarquer l'espace temporel important qui sépare ces premiers récits, près d'une quinzaine d'années, révélant implicitement la dimension exceptionnelle de l'entreprise assimilée toujours à un véritable exploit.

1791, *Le regard scientifique de l'officier Bert.*

Le manuscrit de l'officier Alexis Bert (1764-1823) a fait l'objet de plusieurs copies *in extenso*. Dans son ouvrage de 1936, Alfred Lacroix a reproduit l'intégralité du texte de cet officier artilleur, féru d'histoire naturelle et passionné par la géologie du Volcan. C'est le premier récit de voyage à la Fournaise n'ayant pas été expurgé ou présenté par l'intermédiaire d'un commentateur plus ou moins éloigné de l'entreprise. La description des conditions et des séquences du déroulement de l'expédition ainsi que les informations collectées sont donc directement imputables à Alexis Bert¹⁹. Il faut répéter à l'envi que la relation de l'officier représente la première observation du Volcan réalisée avec un parti pris scientifique, ce que reconnaît sans difficulté, Bory de Saint-Vincent en précisant,

[c'est] *le premier voyage qui eût pu tourner au profit de la géologie et de l'histoire naturelle volcanique, si la relation en eût été imprimée.* (Bory, 1804 tome III : 8).

Pressé de découvrir le sommet du Volcan depuis son passage au Grand Brûlé en juin et juillet où il a pu observer les divers développements de l'éruption, en particulier la phase paroxysmale ayant sans doute ouvert un nouveau cratère au faite de l'édifice, Alexis Bert doit patienter jusqu'à la fin du mois d'octobre pour que son ami Joseph Hubert puisse se rendre disponible. Encore troublé par les réminiscences de son voyage de 1789, Monsieur Hubert n'a rien laissé au hasard dans la préparation de cette visite. La compagnie se compose de 14 personnes, dont deux guides et Patu de Rosemont toujours prêt à suivre son ami sur les chemins de la Fournaise. Partie du Piton de Villers où les protagonistes se sont retrouvés, la petite troupe s'engage sur le désormais (presque) classique « somin Volcan », passant par le Bras de Pontho et la Ravine de Mauzac (sic). La singularité de l'itinéraire réside dans le choix de la caverne de Cotte comme havre nocturne. Le lendemain, les curieux effectuent de nombreuses observations entre la Plaine des Sables et le Piton de Bois Vert où ils ont prévu de passer la nuit. Une autre journée est investie aux mêmes occupations et pour rejoindre le bord de l'Enclos, à la hauteur du Pas de Bellecombe. Le lendemain matin, les curieux se partagent en deux groupes secondés par leurs « Noirs ». Bert et Patu de Rosemont prennent le chemin du sommet du Volcan tandis que Joseph Hubert décide de rester sur le bord de l'Enclos pour aller explorer le replat « à l'origine de la Rivière de l'Est » [la savane Cimetièrre]. Si Patu borne sa course à la « chapelle » (qui prendra son nom), tumulus de lave dont l'intérieur permet d'observer le drapé des stalactites de basalte, Bert poursuit jusqu'au sommet. La morphologie de ce dernier a été fortement bouleversée lors du paroxysme de l'éruption, comme en témoigne l'apparition d'une « nouvelle bouche » à l'Est

19 Le patronyme de l'officier est parfois orthographié avec un « h » à la fin de son nom : Berth.

de la première²⁰. Après quelques heures d'observation (picturale pour Patu), l'équipée rejoint la compagnie de Joseph Hubert au camp de base. Le retour à Saint-Benoît s'effectue en deux étapes, à l'issue d'un voyage qui aura mobilisé les curieux pendant 6 jours. Le manuscrit d'Alexis Bert est une contribution importante pour l'histoire du Volcan car il nous donne une description assez précise des différents épisodes de l'éruption de 1791 et leurs implications dans le nouvel agencement du dispositif sommital de la Fournaise. Pour mon propos, l'officier apporte une confirmation indiscutable de sa présence au sommet du Volcan.

1795, *Dans le labyrinthe de Petit-Radel*

Le récit du périple (et cela en est réellement un!) du docteur Philippe Petit-Radel (1749-1815), diplômé de l'École de médecine de Paris, se trouve enfoui sous une prose latine de plus de 300 pages. C'est Firmin Cazamian qui a exhumé l'extrait de texte décrivant la résidence du médecin à La Réunion, entre janvier 1794 et avril 1796, date de son embarquement sur le *Pigou*, commandé par le Capitaine Jacob Lewis, cinglant vers son port d'attache Philadelphie. Les fréquentes digressions qui télescopent le déroulement chronologique de sa visite à la Fournaise embrouillent le lecteur qui se retrouve alors dans un véritable labyrinthe au cœur duquel il est difficile de reconstituer l'itinéraire temporel de l'entreprise. La toponymie invoquée et les descriptions paysagères surprenantes achèvent de déconcerter l'observateur chevronné du Volcan qui peine à identifier certains des lieux évoqués par le docteur. Malgré ces lourds défauts, apparaissant comme réhhibitoires pour certains analystes comme A. Lacroix qui l'écarte de la liste des premiers observateurs du Volcan (1936 : 262-273), la relation de Petit-Radel reste pour moi d'un grand intérêt notamment pour l'iconographique qui accompagne et éclaire le cheminement de son périple. Texte confus certes, mais texte rédigé de la main (même) du protagoniste de ce voyage ce qui lui confère une valeur testimoniale indéniable.

Par le nombre des participants²¹, la configuration humaine de l'entreprise de Petit-Radel préfigure la plupart de celles qui vont suivre son passage à la Fournaise que je localise à la fin de l'année 1795 (fin octobre-début novembre). Le « somin Volcan » est de nouveau la voie préférée par le guide et la caverne de « Manzague » (sic) accueille les visiteurs pour leur première nuit de bivouac. Avec un rythme assez soutenu, l'équipée poursuit, le lendemain matin, sa progression jusqu'au sommet de la Fournaise. L'éruption, que le docteur situe dans le nouveau cratère ouvert quatre ans plus tôt, a produit une coulée qui s'est divisée en trois branches lors son épanchement vers l'océan. À l'approche de la nuit, les curieux sont toujours au sommet du Volcan. Une tente est alors montée sous la protection d'une « colline voisine, afin de [se] mettre à l'abri de

20 Cette bouche sera baptisée quelques années plus tard par Bory de Saint-Vincent du nom de l'illustre géologue et professeur aux Écoles centrales et aux Mines, Déodat [Gratet de] Dolomieu (1750-1801).

21 Le docteur Petit-Radel s'est entouré de trois « Noirs » (terme convenu pour désigner les esclaves) et d'un guide. Si elles ne sont pas citées directement, deux personnes apparaissent

comme des ombres salutaires dans l'organisation de son voyage : Joseph Hubert et M. Nérac, « colon des Hauts du Tampon ».

tout danger ». Le jour suivant, Petit-Radel poursuit ses observations et note la présence de gros blocs sur les pourtours du cratère que le guide lui signale avoir été éjectés lors de l'éruption de 1791. Si la suite du voyage est un peu confuse et donc délicate à déterminer, la carte jointe au récit du docteur permet un repérage précis de son itinéraire de retour, inédit à l'époque. En effet, le chirurgien choisit de rallier Saint-Benoît en suivant la bordure Nord du rempart de l'Enclos²² pour rejoindre le Pays Brûlé, puis les Cascades et poursuivre le long du littoral en direction du quartier de Joseph Hubert. Cette dernière partie exige de la petite troupe encore deux jours de cheminement harassant et ce n'est que huit jours après son départ de la Plaine des Cafres qu'elle atteint sa destination finale. L'option du trajet de retour ne résulte pas d'un caprice de la part du docteur mais vraisemblablement d'un consensus passé avec le guide qui semble avoir connaissance de cette possibilité pour l'avoir peut-être lui-même déjà pratiquée dans une tentative précédente... dont nous ne conservons aucune trace écrite. La probabilité de cette hypothèse souligne à nouveau, s'il en était besoin, la relativité de toute proposition classificatoire du nombre et de l'ordre des voyages au Volcan pour la période 1751-1799.

1799, Aubert du Petit Thouars au sommet de la Fournaise ?

Le voyage au Volcan du botaniste, Louis-Marie Aubert du Petit Thouars (1758-1831), frère du héros de la bataille d'Aboukir (1798)²³, reste du domaine des conjonctures et relève du témoignage indirect. Joseph Hubert est à l'origine de l'hypothèse d'un passage fugitif du « chevalier errant de la botanique » (Flourens, 1845 : 8) au sommet de la Fournaise. Dans un courrier à Monsieur Le Comte (Favéa) mentionné plus haut, l'autodidacte de Saint-Benoît, s'empare sur l'inconscience de ses neveux à vouloir suivre à tout prix le naturaliste dans sa descente du Pas de Bellecombe. « Que notre naturaliste y fût tombé, c'eût été un grand malheur, mais c'est son métier » précise-t-il, alors « qu'il ne convenait pas d'y faire passer des gens qui n'auraient tiré aucun parti de cette visite » (Hubert dans Trouette, 1881). L'anecdote rapportée par Joseph Hubert indique bien l'existence d'une expédition au Volcan en 1799²⁴ organisée sans doute à la demande d'Aubert du Petit Thouars avec comme participants, outre les guides et les porteurs, les neveux de M. Hubert, Dumorier et ses beaux-frères.

Le naturaliste est-il parvenu au sommet du Volcan ? En l'absence de l'abondante relation épistolaire que du Petit Thouars a rédigé à l'attention de son correspondant, Monsieur Le Comte, (le fait est signalé par Joseph Hubert), rien ne me permet dans l'immédiat de l'affirmer, ni même de confirmer sa présence au fond de l'Enclos lors de cette visite.

22 Les curieux sont passés par le Nez Coupé de Sainte-Rose et le rempart de Bois Blanc.

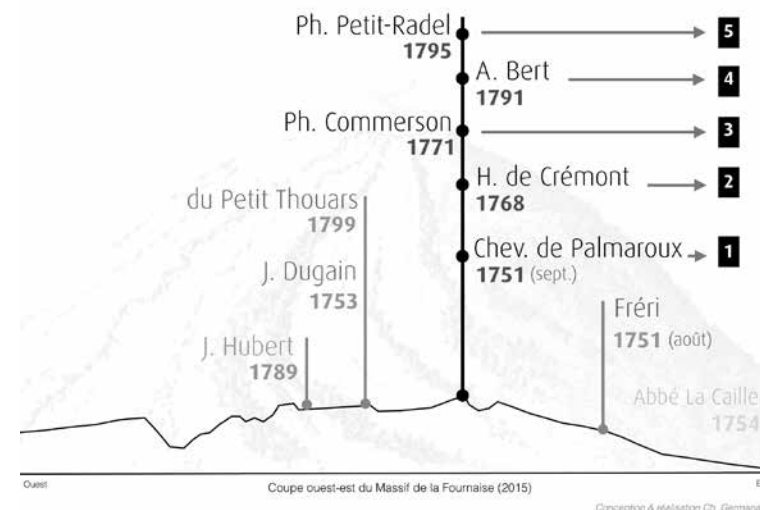
23 Dans la construction du grand récit national, la campagne d'Égypte (1798-1801) tient son rôle avec la célébration des figures de choix comme celle d'Aristide Aubert du Petit Thouars (1760-1798) dont la bravoure désespérée et la fidélité inconditionnelle au symbole de la patrie (le drapeau) sont souvent placées en exergue de cette construction : mutilé d'un bras et des deux jambes par le bombardement de son navire (*le Tonnant*), installé sur le pont dans un « baquet de son », Aubert du Petit Thouars poursuit le commandement de l'équipage jusqu'à son dernier souffle.

24 Ce voyage a pris place avant le 20 juin ce que signale le gentilhomme de Saint-Benoît.

À partir des différentes relations évoquées dans cette partie et en tenant compte du parti pris explicité au début de cette proposition - fonder l'historique des premières arrivées au sommet du Volcan en s'appuyant sur la mémoire des voyages sédimentée dans l'écrit - il n'est pas incohérent de proposer le scénario suivant (fig. 2) :

- la conquête du sommet aurait été réalisée la première fois en septembre 1751 par le Chevalier de Palmaroux qui apparaîtrait ainsi comme le premier homme à avoir marché au bord du cratère sommital de la Fournaise, le dispositif morphologique de la période étant caractérisé par une seule bouche active.
- 17 ans plus tard, Honoré de Crémont, Hubert de Montfleury, Germain Guichard et Jacob, *le passeur de la Fournaise*, sont à leur tour à la cime du Volcan dont l'unique cratère connaît alors une nouvelle activité éruptive observée à distance par ces nouveaux curieux.
- 3 ans ont passé avant qu'Honoré de Crémont ne soit de retour sur le toit de la Fournaise en compagnie du naturaliste Philibert Commerson et, si je m'en tiens au texte de Lislet-Geoffroy, suivi par une petite compagnie de 10 personnes : le guide en chef, Payet, deux de ses aides, le Chevalier de Saint-Lubin, J-B. Banks et 5 « Noirs » « porteurs de cordes » et « armés de serpe ». Le texte étant très discret sur le nombre des visiteurs ayant véritablement atteint le sommet du Volcan, je pense que nous ne pouvons pas valider plus du tiers des participants de l'ascension à s'être réellement rendu au bord des cratères sommitaux, le 18 novembre 1771. De Crémont et peut-être son guide sont les seuls capables de noter le changement intervenu depuis 1768 au sommet de la Fournaise dont la morphologie sommitale compte désormais une nouvelle bouche, active, au moment de la visite de cette équipée réduite.

Fig. 2 : le palmarès (provisoire) des conquérants du sommet de la Fournaise



- Il faut attendre ensuite 10 ans avant de retrouver deux hommes au faite du Volcan : Alexis Bert et son guide. À leur arrivée, ils effectuent la reconnaissance des bouleversements que l'éruption du mois de juin-juillet [1791] a provoqués sur le dispositif sommital. L'officier note ainsi l'apparition d'une troisième bouche [le Cratère Brûlant] qui semble avoir absorbé en partie celle de 1771.

- Pour la période envisagée (1751-1799), la série des conquérants du sommet de la Fournaise se clôt en 1795 avec le passage du docteur Petit-Radel et de ses compagnons de voyage, témoins privilégiés de l'éruption en cours que la tradition situe en 1794, mais que je place, après une lecture serrée de son texte labyrinthique, entre la fin du mois d'octobre et le début mois de novembre 1795.

Pour cette seconde partie du XVIII^e siècle, correspondant à la période de la conquête de la montagne ardente par un ensemble de précurseurs d'un voyage qui va être plus régulièrement pratiqué au cours du siècle suivant, il faut sans doute accepter le chiffre d'une quinzaine de personnes²⁵ ayant effectué le voyage au Volcan dans sa finalité, du moins, selon la conception instituée par Honoré de Crémont en 1768, c'est-à-dire jusqu'au sommet de la Fournaise... à condition, bien entendu, d'accepter de considérer les informations mémorisées et transmises par ces témoignages comme la traduction authentique de ces périple.

LES PREMIERS VISITEURS AU SOMMET DU VOLCAN : LES REFUSÉS

Une lecture incisive de plusieurs textes commentés dans la partie précédente, confrontée aux données de terrain, aujourd'hui assez bien connues, mais qu'il faut replacer pour éviter tout anachronisme dans les conditions originales de la période où ont eu lieu les premiers voyages au Volcan, révèle des détails discordants qui ne manquent pas d'interpeller les habitués de la Fournaise pratiquant depuis une vingtaine d'années, voire pour certains d'entre eux plus d'une quarantaine, l'auscultation du Massif. Ce sont des temps de trajet contradictoires à l'intérieur d'un même récit, des raccourcis narratifs énigmatiques sur des étapes importantes, comme l'accès au fond de l'Enclos ou l'ascension du sommet, le report différent d'un événement identique de la part d'auteurs censés raconter la même histoire... Bref, l'accumulation de ces discordances me conduit à douter de certaines réalités exposées dans ces comptes rendus et donc forcément à déconstruire l'ordre du palmarès présenté dans la figure 2. Les textes dont il est question concernent les périple du Chevalier de Palmaroux (1751) et celui de Philibert Commerson (1771), en étant bien conscient que la réalité de leur voyage et sa date ne sont pas remises en question mais seulement la partie qui correspond à leur passage au sommet de la Fournaise. Concernant cette dernière posture, j'étendrai mon analyse critique aux voyages de Joseph Hubert pour avancer l'hypothèse que le gentilhomme n'est sans doute jamais parvenu au sommet du Volcan, ce qui ne dévalorise absolument pas le personnage et ne réduit en rien sa contribution souvent décisive à la réussite des premières explorations du Massif de la Fournaise.

25 L'approximation attachée à cette estimation est révélatrice de notre incapacité à déterminer le chiffre exacte des conquérants du sommet de la Fournaise, pour la période 1751-1799, les textes disponibles restant trop imprécis sur cette question.

Pierre-André d'Héguerty vs Dolnet de Palmaroux.

Si ce voyage figure à la première place du palmarès des conquérants de la Fournaise, la réalité de cet exploit est entachée par plusieurs faits contradictoires ou peu crédibles qui m'amènent à remettre en question la présence de « l'habitant de Saint-André » au bord du cratère sommital, le 21 septembre 1751.

Le premier point à considérer, qui à lui seul ne permet pas d'évacuer l'hypothèse du passage de Dolnet de Palmaroux sur le haut de la Fournaise, est le contexte de la publication du sieur d'Héguerty et sa personnalité. La relation du Chevalier a été lue devant la cour du Roi Stanislas [de Pologne] par l'ancien Gouverneur de la Compagnie à Bourbon, lors de la séance de l'*Académie des Sciences et des Belles-Lettres de Nancy*, le 1^{er} février 1753. D'Héguerty affiche une certaine faconde dans sa manière de mettre en scène l'aventure au Volcan de son ami. Le désir de faire briller sa position devant la cour l'a entraîné, me semble-t-il, à ajouter un épisode sans doute inexistant dans la lettre du Chevalier de Palmaroux. En effet, l'homme n'est pas vraiment connu pour sa probité. L'exercice de son mandat à Bourbon a été assez ambigu vis-à-vis de la Compagnie qui lui a reproché à plusieurs reprises son manque de loyauté. L'affaire du Plan du quartier de Saint-Denis²⁶ ne plaide pas en sa faveur et sa fortune amassée comme planteur de café en marge des intérêts de la Compagnie le présente comme un affairiste. Dans le récit présenté à la Royale Assemblée, il insiste sur son rôle à Bourbon et développe une panoplie d'excuses pour masquer son incapacité à entreprendre, le premier, le voyage à la Fournaise. Sans réduire l'importance de l'aventure de son ami, il ne manque pas l'occasion de reprendre la main à la fin de la relation pour étaler sa (prétendue) connaissance des volcans. Bien sûr, je reconnais que cet argument n'est pas suffisant pour remettre en question l'ascension du Chevalier. Mon interrogation repose de manière plus solide sur les dissonances perceptibles dans les récits présentés par les deux commentateurs à propos de l'étape sommitale.

Pour Bory, au moment du passage du Chevalier, la Fournaise était en éruption ; pour d'Héguerty, il n'y avait pas d'activité éruptive. Cette contradiction est assez étonnante pour un événement qui devrait avoir fortement marqué les visiteurs et qui devrait donc afficher une belle conformité dans les deux récits. Mais il y a plus, la temporalité dans laquelle d'Héguerty inscrit l'épisode conduisant la compagnie, du bord de l'Enclos au sommet du Volcan en comptabilisant l'étape du retour, n'est pas crédible. En entreprenant « de monter sur la montagne du Volcan » dès l'aurore, les curieux ne seraient arrivés au sommet que vers trois

26 En 1732, le Gouverneur pour la Compagnie exerçant à Bourbon entre 1727 et 1735, Pierre-Benoît Dumas (1668-1745), avait commandé à l'ingénieur Paradis, la réalisation d'un plan de lotissement pour le quartier de Saint-Denis, afin de figurer « les emplacements réglés et délimités comme ils doivent être ». Levé en 1733, le plan est approuvé le 15 mai de la même année. Lors de son mandat (1739-1743), d'Héguerty va ordonner l'exécution d'un nouveau plan (le 3^e) dont certains des terrains réservés à la Compagnie vont être concédés à divers personnages d'une manière assez suspicieuse. C'est l'arpenteur Guyomar qui est chargé du relevé, achevé le 18 avril 1742 et « omologué » (sic) par le Conseil, le 2 mai suivant. Véritable délit d'ingérence de la part du Gouverneur qui a su tirer profit de cette opération, la Compagnie met fin à ses fonction et d'Héguerty est obligé d'annuler le « Plan Guyomar » et à rembourser les propriétaires des terrains spoliés par cette annulation.

à quatre heures de l'après-midi ? Cela signifie une ascension réalisée en plus de neuf heures ! Comment cette petite troupe accumulant une dose de fatigue certaine durant cette longue journée réussit-elle l'exploit au retour de franchir la distance qui la sépare de la cime du Volcan au bord du Cassé donnant accès à la Ravine Langevin dans la Plaine des Sables, en à peine trois heures ! je m'interroge également sur le mutisme du texte vis-à-vis de l'énorme difficulté que représente le franchissement du rempart pour atteindre le fond de l'Enclos Fouqué²⁷ alors que pour les autres parties du voyage les descriptions sont plutôt très détaillées²⁸. Le passage du texte de Bory fait preuve d'un silence tout aussi assourdissant sur cet épisode. Après avoir décrit l'arrivée des visiteurs au bord de l'Enclos, le naturaliste les propulse directement au sommet de la Fournaise sans écrire un mot sur l'étape intermédiaire nécessaire pour atteindre cet objectif, ce qui m'entraîne, là aussi, à être très critique à propos du petit manuscrit qu'il a consulté.

Enfin, deux éléments peuvent être ajoutés dans ce dossier à charge. S'ils se situent en marge des récits du voyage, ils méritent d'être considérés. Le premier renvoie à l'affirmation radicale prononcée par l'Abbé Caulier, dans un texte datant de 1764, dénonçant la prétention d'une conquête du sommet du Volcan avant cette date :

Ce vaste bassin qui entoure le volcan est encore bordé jusqu'à une distance considérable de morceaux de cendres, afin que le curieux mortel ne puisse jamais voir de près cette bouche infernale. Il faut par conséquent réputer pour non véridiques ceux qui, de bouche ou par écrit, se vanteraient d'avoir des connaissances visuelles plus détaillées et plus merveilleuses. (Caulier, cité par Eve, 2003 : 125).

Le R.P. Caulier a été en charge de la paroisse de Saint-Pierre jusqu'en 1752. Il disposait alors d'un réseau de connaissances assez étendu parmi les habitants de sa localité et il aurait été sans aucun doute l'un des premiers récipiendaires de l'information concernant la conquête de la Fournaise, en septembre 1751, l'affaire ne manquant pas de faire grand bruit au sein de la petite colonie. Le second élément condense les nombreuses remarques (*supra*) formulées dans la relation du premier voyage au Volcan d'H. de Crémont. Parmi l'assemblée des habitants de l'île qui accompagnent le gouverneur et son intendant réunis en bordure de l'Enclos, le 27 septembre 1768, tous soutiennent le fait que personne dans la colonie, à leur connaissance, ne s'est rendu au-delà du précipice qui limite l'accès « à la montagne ardente ». Ils assurent aux représentants du Roi que les habitants du pays ont toujours limité à ce bord leur voyage au Volcan. De son côté, Honoré de Crémont ne cache pas son enthousiaste d'être le premier Européen à s'être approché d'aussi près du cratère central. Si l'on peut gloser sur la qualité « d'Européen » et se demander si celle-ci était alors attribuable au

27 Jacob n'a pas encore ouvert le Pas de Bellecombe !

28 Dans la même perspective, si l'absence de référence aux lieux remarquables (*Formica Leo*, Chapelle Rosemont) qui jalonnent le cheminement jusqu'au sommet pourrait apparaître suspecte, on peut toujours opposer à cet argument un choix d'itinéraire très singulier de la part des visiteurs qui suivent les nombreuses facilités intuitives offertes par la topographie confortables des surfaces de basalte formant le plancher de l'Enclos.

Chevalier de Palmaroux, il ne faut pas oublier qu'à cette période « tout se savait » à Bourbon parmi les représentants de la petite société coloniale naissante et que la mémoire des événements insolites ou exceptionnels, comme la réussite de l'ascension du Volcan, aurait été conservée bien vivante parmi les habitants. La conjonction de tous ces points me conduit à remettre en question la réalité de cette ascension. Le Chevalier de Palmaroux et son voyage au Volcan ne sont bien sûr nullement en cause, l'origine de cette prouesse supposée étant imputable à la stratégie de jeu d'acteur développée par Pierre-André d'Héguerty, soucieux de son « bien paraître » parmi les élites locales.

Philibert Commerson... menteur ?

Difficile de s'attaquer à ce monument de la science et pourtant le premier à mettre en doute la réalité de son ascension n'est autre que son homologue et admirateur, Bory de Saint-Vincent :

« J'ai lieu de croire que, cette fois, les curieux s'arrêtèrent sur la plaine des Sables, et ne descendirent pas le rempart de l'Enclos pour gravir à la Fournaise ; car un dessin de Commerson, que j'ai sous la main, me prouve ce fait par les choses qui y sont omises, et qui, s'il eût visité le sommet de la montagne, ne seraient pas échappées à ce grand observateur » (Bory, 1804, III^e partie : 8).

Il est vrai que la description enflammée de Commerson concernant son passage au sommet de la Fournaise, à proximité du cratère en activité, laisse sceptique :

[...] avoir été à l'escalade du volcan enflammé, jusqu'à la hauteur de sa bête, en avoir essuyé une bouffée, une flamme veloutée qui n'a fait que m'effleurer à la vérité, mais qui a atteint très vivement celui qui me suivait [...] s'être promené dans des souterrains conducteurs de la Lave ou la moindre moffette sulfureuse pouvait nous suffoquer. (Lislet-Geoffroy, 1890 : 364)

Dans le mémoire de Lislet-Geoffroy, le détail d'une personne blessée par une « flamme veloutée » est cruellement absent, pourtant le fait est suffisamment interpellant pour ne pas avoir échappé au fils de M. Geoffroy. Je dois préciser, ici, que son texte reprend un épisode du voyage de Commerson qu'il n'a pas vécu directement mais qui lui a été raconté... après coup. En effet, le jeune homme qui herborisait pour le compte du botaniste n'a pas souhaité accompagner les curieux au sommet du Volcan car il gardait de son équipée des jours précédents, de nombreuses plaies sous les pieds puisque comme la plupart des guides et des porteurs de la période, il cheminait nu-pieds. Il était donc resté au bivouac du Piton de Bois Vert en compagnie du dessinateur Jossigny occupé à réaliser des vues du Volcan. S'il a sans doute suivi la progression des curieux dans le fond de l'Enclos, la suite du récit ne peut provenir que de l'un des protagonistes :

[rendus au cratère], d'où il ne sortait que de la fumée; ils s'en approchèrent tous, et de dessus une petite éminence, ils virent le fond, à une trentaine de toises [~ 60 m], apercevant des crevasses, par où sortait la fumée, produite par des laves en fusion; du même endroit ils aperçurent dans l'autre cratère la lave bouillonnante s'élever jusqu'aux bords de la cheminée d'où sortaient les flâmes. (ibid.)

La précision de cet épisode rapporté par Lislet tranche radicalement avec les confusions de la temporalité formulée à partir de ses souvenirs. Ce contraste, le statut (presque) d'intertextualité de son texte (si ce n'est qu'il ne s'agit pas d'une reprise d'un écrit mais d'un récit oral) et les écarts dans les descriptions proposées, notamment avec celle inscrite dans l'échange épistolaire de Commerson avec son beau-frère, aboutissent forcément à générer une attitude critique chez l'observateur. Posture renforcée par l'étrange silence d'Honoré de Crémont autour de ce voyage mémorable qui aurait dû, dans sa logique, se traduire par la production d'une relation emphatique. Cette hypothèse s'appuie sur sa promesse implicite adressée à l'Académie des sciences, de lui rendre compte de son second voyage par un texte détaillé et cadré par une approche scientifique profilée par les membres de cette institution; promesse qui n'a pas été tenue, ce qui semble assez surprenant de la part de l'intendant de Bourbon. L'addition de tous ces petits indices, sujets à caution pris individuellement, incite à franchir le pas et de conclure, comme Bory de Saint-Vincent, à l'inexistence de l'épisode sommital pour ce voyage. Pourtant, j'avoue ma perplexité et ma réticence à supprimer Philibert Commerson (et H. de Crémont) de la liste des *marcheurs au sommet de la Fournaise*. La forte personnalité du botaniste, les qualités d'intégrité et d'honnêteté intellectuelle dont témoigne avec constance son œuvre scientifique rendent difficile la remise en question de sa présence au bord du second cratère sommital lors de son voyage au Volcan dont il confirme la probabilité à plusieurs endroits dans sa correspondance :

Je ne sçais, si avant de partir de Bourbon je vous ai rendu compte du voyage vraiment digne d'être célébré que j'ai fait à ses volcans et des risques de toutes espèces que j'ai courus... (Lettre de Commerson à son beau-frère, le 16 février 1772, citée par Montessus de Ballore, 1885: 231).

Je ne connais rien, disait-il à Lalande, dont je suis plus content que ce travail [ses observations rassemblées dans un mémoire]. La nature n'a donné à l'Europe que de faibles échantillons de ce qu'elle pouvait faire en ce genre; c'est à Bourbon comme aux Moluques, aux Philippines, qu'elle a établi ses fourneaux et ses laboratoires pyrotechniques. J'ai des choses ineffables sur ce sujet, après que l'Académie en aura eu les prémices, le public peut s'attendre à un bon in-4° de mémoires plus curieux les uns que les autres (ibid., 239).

J'en visitais toutes les principales montagnes, celles du volcan même dont j'ai fait l'histoire à part, après avoir employé dix-neuf jours à l'aller escalader jusqu'au sommet aux plus grands risques de la vie (ibid., 248).

La lecture de plusieurs autres témoignages distribués à travers les mémoires du botaniste et les biographies de ses hagiographes attestent indéniablement la réalité de l'existence d'un compte rendu de son voyage au Volcan de Bourbon en 1771, comme l'indique Montessus de Ballore :

Au centre de l'île Bourbon à peu près existaient deux volcans, dont l'un éteint, l'autre, en ignition. Commerson, tournant ses regards dans cette direction, y vit des matériaux attrayants pour compléter les deux volumes qu'il préparait. Plus d'hésitation: il décida l'escalade de la montagne, au péril de sa vie. Trois semaines furent employées à l'étude de ces volcans. De l'observation scrupuleuse qui en fut faite, Commerson tira des documents précieux. Mis en ordre, ils furent destinés à la publicité. Malheureusement ils eurent le sort de beaucoup d'autres: ils l'attendent encore! (id., 239)²⁹.

Conforté par ces éléments et par la réputation de Lislet-Geoffroy reconnu pour ses vertus qui n'ont rien à envier à celles du botaniste, il serait maladroit et déplacé de mettre en doute la probité de l'hydrographe formé par le Chevalier de Tromelin (1735-1815), même s'il ne précise pas qu'il a *réellement* vu Commerson, l'ordonnateur et toute leur suite postés à portée du cratère observant les manifestations de la Fournaise, l'après-midi du 18 novembre 1771. Je m'accorderais donc volontiers avec l'idée du passage de Philibert Commerson au sommet du Volcan contrairement au dogme implicite de l'observation des cratères sommitaux par Joseph Hubert au cours de l'une de ses nombreuses visites à la Fournaise.

L'improbable regard de Joseph Hubert du haut de la montagne ardente.

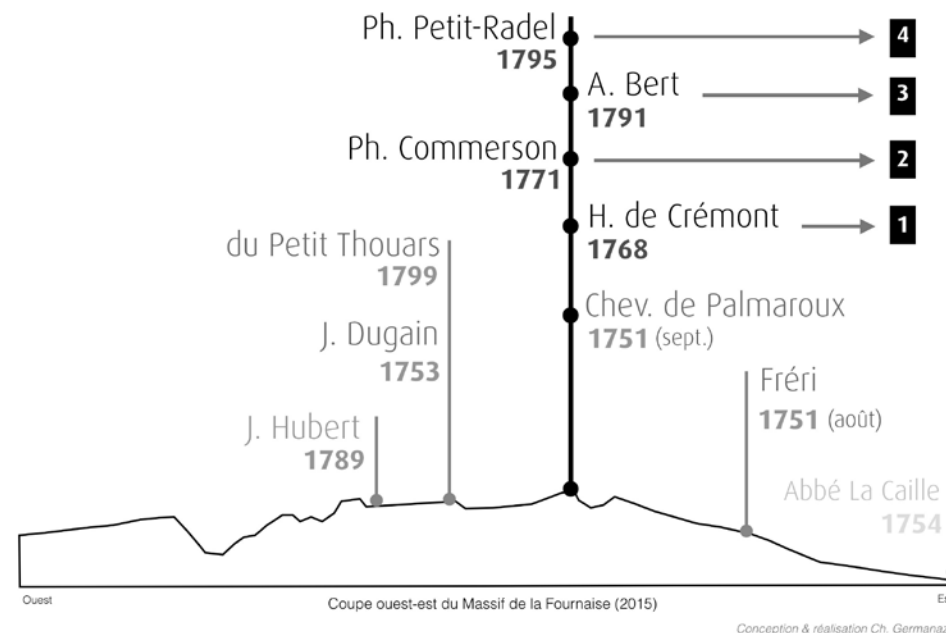
Le rôle moteur et décisif joué par le célèbre habitant de Saint-Benoît dans l'histoire des voyages au Volcan est un fait suffisamment connu sans qu'il soit nécessaire de le rappeler avec insistance. Si l'homme est passionné par la botanique, il tente d'acclimater les précieux plants d'épice que Pierre Poivre lui fait parvenir, la géologie et ses curiosités volcanologiques piquent également sa curiosité. Son intérêt pour le Volcan n'est pas aussi sans relation avec la tradition familiale dont il reprend le flambeau. En effet, comme nous l'avons vu

²⁹ Expédiés par sa compagne Jeanne Baré ou Baret (1740-1807), ses « papiers » ont semble-t-il été « visités » par ses confrères qui pour certains n'ont pas hésité à se servir. À cet égard, on peut s'interroger sur la provenance du dessin de Commerson que Bory a eu « sous la main » et qui l'a entraîné à exclure un peu trop vite la probabilité d'une visite effectuée par le botaniste au sommet de la Fournaise.

plus haut, son père avait été la personne-ressource que Fréri avait sollicitée en 1751, en raison de sa réputation qui le désignait comme l'un des habitants du quartier de Saint-Benoît disposant des meilleures connaissances concernant les abords du Massif de la Fournaise. Depuis cette sollicitation initiale, la famille Hubert semble avoir toujours considéré comme un point d'honneur de mettre à la disposition des visiteurs souhaitant se rendre au Volcan, la logistique et les informations nécessaires pour réussir l'entreprise. Les curieux qui se succèdent dans son habitation, d'Honoré de Crémont à Bory de Saint-Vincent, en passant par Alexis Bert, Petit-Radel et Aubert du Petit Thouars pour ne citer que les plus connus, sont ainsi nombreux à bénéficier de son hospitalité et de son aide pour préparer le voyage au Volcan. En 1812 encore, lors de la spectaculaire éruption du mois de septembre visible depuis le Grand Brûlé, la plupart des visiteurs font étape à l'habitation de Joseph Hubert. Son amitié et sa correspondance assidue avec Bory de Saint-Vincent ajoutées à ses voyages au Volcan et ses expérimentations sur la matière ignée que vomit la Fournaise lui octroient une notoriété locale indiscutable pour tout ce qui touche au Volcan de Bourbon. Pourtant, d'après mes recherches, Joseph Hubert n'a jamais visité le sommet du Volcan. L'expérience de 1768 semble l'avoir dissuadé à jamais de redescendre le pas de Bellecombe pour gagner le sommet de la Fournaise. S'il a été la seconde personne à suivre Jacob pour se rendre fond de l'Enclos, la dangerosité de l'épreuve l'a profondément effrayé au point que le lendemain, « dégoûté du précipice » comme l'écrit de Crémont, « ne voulant plus en tâter », il se range sans réserve au côté du Gouverneur qui a renoncé à l'ascension. En 1789, il chemine au bord de l'Enclos avec ses amis mais aucune tentative n'est signalée pour descendre le rempart. En 1791, lors du périple qu'il organise au profit d'Alexis Bert, il décline à nouveau la descente du Pas de Bellecombe, préférant aller explorer le fond de la rivière de l'Est. En 1799, bien qu'il prétende avoir été dans « d'autres voyages, sur le bord du cratère³⁰ », il s'acharne à persuader ses compagnons de ne point descendre le rempart en raison des « très grands dangers ». Au final, je n'ai pas pu identifier le moindre indice probant de sa présence au sommet du Volcan que ce soit dans les récits de ses visites effectuées à partir du Grand Brûlé où plus largement dans son abondante correspondance. Cette réalité ne diminue en rien l'aura du personnage qui reste l'une des grandes figures emblématiques des voyages au Volcan et elle ne remet aucunement en question le palmarès des premiers arrivés.

³⁰ Son emploi du singulier pour le cratère peut être un indice révélant indirectement sa méconnaissance du dispositif sommital de la Fournaise qui compte, en 1799, plusieurs bouches dont le fameux « Cratère Brûlant » associé à l'éruption de 1791.

Fig. 3: le palmarès (revu) des conquérants du sommet de la Fournaise



Pour conclure, je ne m'attarderai pas à gloser sur l'ordre d'arrivée des premiers visiteurs au sommet de la Fournaise. Si la question présente un léger intérêt pour l'orthodoxie des faits historiques, elle apparaît bien puéile à l'échelle de l'histoire géologique du Volcan et en considérant l'occupation précoce des hommes sur le Massif de la Fournaise. Je soulignerai plutôt la nécessité de déconstruire la manière habituelle de présenter l'histoire des voyages au Volcan dont les projecteurs sont surtout braqués sur les personnalités à l'origine de ces périple. En effet, on évoque le voyage de Fréri, du Chevalier de Palmaroux, d'Honoré de Crémont, de Commerson (en oubliant Lislet-Geoffroy), de Bert, de Bory de Saint-Vincent, de Maillard et la liste est infinie..., en occultant totalement les autres participants sans lesquels la réussite de ces visites aurait été bien compromise. Cela est vrai des guides, même si par endroits leur nom et certaines de leurs qualités sont cités dans les récits, où qu'un fait dramatique les mette en lumière comme ce fut le cas avec la mort de Josémont Lauret, en octobre 1887. Quant aux porteurs, ils constituent les « oubliés » ou les « invisibles » des voyages à l'image d'un Jacob qui ouvre pourtant, en octobre 1768, l'accès au Volcan pour des générations de visiteurs

et dont la postérité de la découverte d'un « Pas » pour atteindre le fond de l'Enclos est effacée au profit de celle d'un Gouverneur qui s'est borné à rester au bord de l'Enclos. On oublie aussi un peu trop facilement la manière dont les porteurs sont parfois houspillés par les commanditaires de l'expédition qui ne mesurent pas ou mal la somme d'efforts que constitue le portage des vivres et du matériel dans des conditions climatiques et topographiques pour lesquelles ils ne sont absolument pas préparés et dont ils ne sont pas toujours des participants consentants (cf. le premier voyage de Bory au Volcan et celui de Charles Vélain en septembre 1874). Les « savates goni » dont ils s'équipent progressivement et les toiles rugueuses qui ont servi à transporter les « rafraîchissements » et dont ils s'enveloppent frileusement lors des bivouacs nocturnes aux températures sévères, témoignent silencieusement de la précarité de leur condition. Il est sans doute temps d'envisager, à l'enseigne de l'historien Howard Zinn, l'écriture d'une histoire populaire des voyages au Volcan.

Christian GERMANAZ

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus historique

Voyages de Fréri et du Chevalier de Palmaroux (1751)

Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste Geneviève Marcellin, 1804. *Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique, fait par ordre du gouvernement, pendant les années 9 et 10 de la République (1801-1802)*, Paris, Buisson, chp. XIX (partie III), p. 2-5.

Caulier, Philippe-Albert (R.P.), 1938, « Fragments sur l'Île Bourbon », (titre factice d'A. Lougnon pour présenter quelques observations du Révérend Père), *Recueil trimestriel de documents et travaux inédits pour servir à l'Histoire des Mascareignes françaises*, Janvier mars 1938 et Avril Juin, 1938, p. 149-169 et 188-205.

D'Héguerty, Pierre André, 1755, « Observations sur le volcan de l'Isle de Bourbon », *Mémoires de la Société Royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy*, tome III, p. 218-235.

Guettard, Jean-Étienne, 1757, « Mémoire sur plusieurs morceaux d'histoire naturelle tirés du Cabinet de S.A.S.M. le Duc d'Orléans », *Histoire de l'Académie royale des sciences*, Mémoires pour l'année 1753, p. 369-400.

Voyages de Jean Dugain (1753) et d'Honoré de Crémont (1768)

[Anonyme], 1769, « Relation du voyage fait au volcan de l'Isle de Bourbon, le 27 & le 28 octobre 1768. Par M. de Crémont, Commissaire Ordonnateur de cette isle », *Journal Encyclopédique dédié... Duc de Bouillon*, vol. VII, n° II, p. 213-227.

Crémont, Honoré de, 1770, « Relation du premier Voyage fait au Volcan de l'île de Bourbon par M. de Crémont, Commissaire Ordonnateur dans cette Île », *L'Année littéraire*, tome VII, p. 73-94.

Voyage de Philibert Commerson (1771)

Lislet-Geoffroy, Jean-baptiste, 1890, *Voyage au volcan de Bourbon*. Manuscrit de 5 pages, présenté dans la *Revue Historique et Littéraire de l'île Maurice* en 1890, sous le titre : « Voyage au volcan de Bourbon en 1772 », III^e série, n° 38, p. 361-365.

Voyage de Joseph Hubert (1789)

Trouette, Émile, 1881, *Papiers de Joseph Hubert*, Saint-Denis de la Réunion, Lahuppe, 269 p.

Voyage d'Alexis Bert (1791)

Bert, Alexis, 1791, *Description du volcan de l'île de la Réunion et des environs [précédée de quelques idées sur la structure générale de cette île]*, manuscrit de 29 pages. Alfred Lacroix a réussi à retrouver un fac-similé de l'original [réalisé entre 1793 et 1806] et l'a publié *in extenso* dans son ouvrage de 1936, p. 1-44.

Voyage de Philippe Petit-Radel (1795)

Petit-Radel, Philippe, 1801, *De amoribus Pancharitis et Zoroœ, poema erotico-didacticon; seu umbratica lucubratio de cultu Veneris Miletii olim peracto, Ut Amathunteo sacello mysta subduxit et variis de generatione cum vegetantium, tum animantium exemplis auctum vulgavit Athenis*. 2^e éd., Paris: Didot junior, 318 p.

Voyage de Joseph Hubert et de Aubert du Petit Thouars (1799)

Flourens, Pierre, 1845, *Éloge historique d'Aubert Aubert Du Petit-Thouars, par M. Flourens, ... lu à la séance publique annuelle du 10 mars 1845 / Institut royal de France, Académie des sciences*, Paris, Firmin-Didot frères, 31 p.

Trouette, Émile, 1881, *Papiers de Joseph Hubert*, Saint-Denis de la Réunion, Lahuppe, 269 p.

Textes contemporains

Brizou, Jocelyne ; Desprès, M-R, 1978, *Madame Desbassyns, mythe et réalités*, mémoire de licence de Lettres modernes, université de Provence, 44 p.

Eve, Prosper, 2003, *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*, Paris-Saint-Denis de La Réunion, Karthala-Université de La Réunion, 366 p.

Gamaleya, Boris, 1983, *Le Volcan à l'envers ou Madame Desbassyns le diable et le bondieu*, Saint-Leu (La Réunion), Presses de développement, 246 p.

Germanaz, Christian, 2003, « Les hommes aux semelles volcan », voyages et voyageurs de la Fournaise », *Éruption, Objectif volcans*, vol. 3, p. 47-50.

Germanaz, Christian, 2005, « Voyages, voyageurs et iconographie de la Fournaise » dans *Du pont des navires au bord des cratères: regards croisés sur le Piton de la Fournaise (1653-1964). Itinéraires iconographiques et essai d'iconologie du volcan actif de La Réunion*, thèse de doctorat de géographie, Annexe 2: 160 p.

Germanaz, Christian, 2014, « Le haut lieu touristique comme objet spatial linéaire: le « Somin Volcan » (Île de La Réunion). Fabrication, banalisation et patrimonialisation », *Cahiers de géogr. du Québec*, vol. 57, n° 162, p. 379-405. [Lien] : http://www.cgq.ulaval.ca/textes/vol_57/no162/Res-Germanaz.pdf.

Germanaz, Christian ; Sicre, Michel, 2017, *Semelles Volcan. Textes et images des voyages au Volcan (1751-1965)*, Saint-Denis-Bourg Murat, Région Réunion-Cité du Volcan, 350 p. (En cours...)

Lacroix, Alfred, 1916, *Notice historique sur Bory de Saint-Vincent, (Geneviève-Jean-Baptiste-Marcellin)*, Paris, Académie des Sciences - Gauthier-Villars, 75 p.

Lacroix, Alfred, 1919, « L'activité éruptive du volcan de la Réunion de 1802 à 1817 d'après les observations d'un témoin oculaire. Notice envoyée à M. Faujas de Saint-Fond, le 1er avril 1817, par M. Hubert, résidant à Saint-Benoît dans l'île Bourbon », *Bull. Soc. Géol. Fr.*, vol. 19, (Quatrième série), p. 3-10.

Lacroix, Alfred, 1925, « Succession des éruptions et Bibliographie du Volcan actif de la Réunion », *Bull. Volcanologique*, mars 1925, vol. 1, n° 3, p. 20-56.

Lacroix, Alfred, 1934, *Notice historique sur les membres et les correspondants de l'Académie des sciences ayant travaillé dans les colonies des Mascareignes et de Madagascar au XVIII^e siècle et au début du XIX^e*, Paris, Académie des Sciences - Gauthier-Villars, 118 p.

Lacroix, Alfred, 1936, « les observateurs du Volcan dans le passé » et « nouveaux documents sur l'activité du Volcan au XVIII^e siècle » dans *Le volcan actif de la Réunion et ses produits*, Paris, Académie des Sciences-Gauthier-Villars, p. 261-275 et 276-279.

Lacroix, Alfred, 1937, « Fréri et de Crémont. Quelques observations inédites ou peu connues sur le volcan de Bourbon au XVIII^e siècle », *Recueil trimestriel de*

documents et travaux inédits pour servir l'histoire des Mascareignes Françaises, 1937, vol. 1., tome III, St-Denis, p. 5-35.

Lougnon, Albert, 1937, « Seize lettres de Bert à Joseph Hubert », *Recueil trimestriel de documents et travaux inédits pour servir l'histoire des Mascareignes Françaises*, n° III, p. 53-92 et 103-127.

Matiti-Picard, Marie-Josée, 1999, « Le volcan à l'envers » de Boris Gamaleya ou la traversée avec le diable: pour une réécriture de l'histoire et une reconquête de l'identité, mémoire de maîtrise de Lettres modernes, université de La Réunion, 120 p.